

**Zeitschrift:** Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage  
**Herausgeber:** Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen  
**Band:** 20 (1981)  
**Heft:** 2: Denkmalpflege im Freiraum = La sauvegarde d'espace libres considérés comme monuments historiques = Conservation of "open space" monuments

**Artikel:** Quo vadis? = Quo vadis? = Quo vadis?  
**Autor:** P.W.T.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-135378>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Quo vadis?

Ich habe seit einiger Zeit die Ehre, Kanada im Ausland als nationaler Delegierter zu vertreten. Dazu hatte ich das Glück, im Ausland an Projekten mitarbeiten zu können. Aufgrund meiner Erfahrungen mit Menschen aller Nationalitäten und verschiedenster Herkunft gewann ich einen sehr tiefen Einblick in die verschiedenen Aspekte unseres Berufes; dabei empfand ich einerseits einen gewissen Optimismus, auf der anderen Seite jedoch auch nagende Zweifel im Hinblick auf seine zukünftige Entwicklung.

Es ist eine allgemein anerkannte Tatsache, dass unser Beruf wissenschaftliche mit künstlerischen Elementen verbindet. Dass wir der Öffentlichkeit gegenüber Rechenschaft abzulegen haben in unserer Rolle als Verfechter von Ästhetik und sozialem Wandel. Zu unseren Aufgaben gehört es auch, das ökologische Gleichgewicht einer Landschaft zu bewahren, sie zu verwalten, zu erhalten und zu entwickeln und für die durch Menschenhand vorgenommenen Veränderungen die Verantwortung zu übernehmen (Statuten der IFLA, Artikel 1, Ziele).

Dies bedeutet eine enorme Verantwortung, die weit hinausreicht über das herkömmliche und immer noch weitverbreitete Bild, das man sich von einem auf Gartenbaukunst beruhenden Beruf macht. Ich frage mich besorgt, ob diejenigen, welche sich in Zukunft für unseren Beruf entschlossen, in der Lage sein werden, den an sie gestellten Anforderungen gerecht zu werden und ob sie als gut motivierte einzelne fähig sein werden, ihr technisches Wissen so breitgefächert und allgemein anzuwenden.

Auch die Kommunikation bereitet mir Sorgen. Wir müssen die Sprache der Ökonomen und das Prozedere der Kosten/Nutzenanalyse beherrschen, um den Bauherren, Behörden und anderen Stellen Umweltqualität im wirtschaftlichen Fachjargon verkaufen zu können. Wir geben uns immer noch naiv der Illusion hin, ein auf dem Papier schön dargestelltes Projekt werde aufgrund sogenannter ästhetischer, also subjektiver Gesichtspunkte angenommen, und zählen dabei darauf, dass schlechte Umweltqualität eine emotionelle Reaktion hervorrufen sollte. Der Missbrauch professioneller Dienste zu solchen kosmetischen Übungen bekräftigt das herkömmliche Bild von unserem Beruf als einem Mitläufer ohne Belang, den man im Rahmen des gesamten Planungsprozesses gerade noch duldet.

Zwei wichtige Aspekte unserer Arbeit sind in letzter Zeit oft in den Vordergrund getreten und fordern unseren Anspruch auf Kompetenz in Sachen Umwelt ernsthaft heraus. Das wachsende Mitspracherecht der Öffentlichkeit bei der Ausarbeitung von Projekten ist heute eine vollendete Tatsache, auch wenn sich gewisse öffentliche Instanzen noch immer dagegen sträuben. Der nächste logische Schritt wird sein, dass die Öffentlichkeit vollständig Einblick erhält in alle Entwicklungsprojekte, von der Ausgangsidee über die Kosten/Nutzenanalyse bis in die letzten Details der Ausführung. Der zweite Aspekt betrifft die Einschätzung der Folgen für die Umwelt, welche normalerweise durch multidisziplinäre Gruppen vorgenommen wird. Hier gibt es von Behörden und Bauunternehmern («in eigener Sache») unternommene Studien, die nur als subjektiv und deshalb als suspekt gelten können. Die heute in Kanada gültige Gesetzgebung verlangt von den Gegnern eines Projektes den Beweis, dass dieses Projekt ihren Interessen schadet. Es bestehen jedoch keine gesetzlichen Vorschriften, die vom Initianten

## Quo vadis?

Depuis quelque temps, j'ai l'honneur et le privilège de représenter le Canada à l'étranger. J'ai aussi eu la chance de pouvoir réaliser des projets à l'étranger. Fort de ma vaste expérience acquise à travers mes nombreux contacts avec des hommes de toutes nationalités issus de milieux très divers, j'ai pu faire un inventaire très complet de notre profession qui, s'il inspire de l'optimisme à certains égards, laisse néanmoins naître de graves appréhensions quant à l'évolution future.

Il est généralement admis par définition que notre profession relève à la fois du domaine de l'art et des sciences. Que nous avons une responsabilité vis-à-vis du grand public en tant qu'instruments au service de l'esthétique et du changement social. Nous avons également pour mission de maintenir l'équilibre écologique du paysage, de le gérer, de le préserver et de le développer en assumant la responsabilité pour toute intervention humaine (statuts de l'IFLA, article 1, buts).

Il nous incombe donc une responsabilité immense qui va bien au-delà de l'idée traditionnelle et encore très répandue que l'on se fait des professions horticoles. Je m'inquiète de savoir si ceux qui embrassent notre profession sont de taille à faire face aux défis qui les attendent en tant qu'individus bien motivés, capables d'interpréter et d'appliquer leur art et leurs connaissances techniques de façon si vaste et si généralisée.

Mon deuxième souci relève du domaine de la communication. Nous devons nous familiariser avec le langage des économistes et avec les procédés d'analyse du coût et du bénéfice, afin de vendre un environnement de qualité au promoteur, aux agences gouvernementales et autres autorités en utilisant des arguments économiques. Nous nous heurtons encore dans l'illusion naïve qu'un projet bien présenté sur papier sera accepté en fonction de critères dits esthétiques et donc subjectifs, misant en fait sur une réaction émotionnelle à la mauvaise qualité de l'environnement. L'abus de services professionnels pour de tels exercices cosmétiques ne fait que corroborer l'opinion populaire qui conçoit notre profession comme une activité accessoire, à peine tolérée dans le processus global de planification d'un projet.

Deux aspects importants de notre travail ont surgi depuis peu et constituent un défi à notre compétence en matière d'environnement. Il ne fait plus aucun doute que le grand public participera de plus en plus au processus de planification, même si certaines autorités s'y refusent encore obstinément. L'évolution logique tend vers la révélation totale au public de toutes les phases du développement, à commencer par la planification, en passant par l'analyse du coût et jusqu'aux derniers détails de la réalisation. Le deuxième aspect est celui de l'étude de l'impact sur l'environnement, généralement effectuée par des groupes multidisciplinaires. Parfois, de telles études sont commissionnées par des agences et des promoteurs, elles seront forcément subjectives et donc suspectes. La loi canadienne exige actuellement que les opposants à un projet prouvent qu'il nuit à leurs intérêts. Aucune loi n'exige que celui qui entend réaliser le projet se soucie des griefs de l'adversaire. Dans les deux cas, il faudrait un médiateur entre celui qui approuve le projet et celui qui s'y oppose et c'est là que nous devrions intervenir à mon sens. Nous devons accepter ce rôle et les responsabilités y greffées, d'autant plus que nous nous considérons comme les champions et les gardiens de la qualité de l'environnement.

A mon avis, l'avenir dépendra plus que jamais

Royal Canadian Academy of Arts (RCA) and entitled to practice as a planner in various regions of Canada and the USA.

From 1939 to 1946, Mr. Tattersfield served as a monitoring officer and battery commander with the British Army in Africa, the Middle East and Europe. He subsequently built up his professional activity in London and Reading (UK) with the Federation of British Industries. From 1952 to 1973, he was Chairman of Philipp W. Tattersfield and Associates, Landscape Architects, and since 1973, he has been Chairman of the Tattersfield Associates Land Design Group Ltd., in which he studies the special fields referred to previously.

Mr. Tattersfield built up his experience in his fields of activity throughout the world—in Europe, Canada, the USA, the Caribbean and the Pacific. At present, he is concentrating on the planning and development of recreational areas in California and Arizona. His Land Design Group plays an important part in interdisciplinary development planning in Africa and South America.

Mr. Tattersfield's main interest is at present focussed on the "psychological front" in relation to the various aspects of environmental planning and design. That is why he also writes for the press at international level. From 1976 onwards, he has published no fewer than 27 articles. The following extract, entitled "Quo vadis?" will give the reader some impression of our honoured guest's mental range. HM

## Quo vadis?

For some time it has been my privilege to represent Canada abroad as national delegate. I have also been fortunate in being retained for overseas projects. This experience with individuals of all nationalities and backgrounds has provided me with an extremely broad overview of the profession which on the one hand tends to optimism, but on the other gives rise to severe doubts concerning its future development.

In terms of the definition of our profession it is generally accepted that we embrace both science and art. That we have a responsibility to the public at large as a means of aesthetic achievement and social change. We are also concerned with maintaining the balance of ecological systems in the landscape, its management, conservation and development, with due responsibility for man-made change (Constitution of International Federation of Landscape Architects, Article 1, Objects).

This is a tremendous area of responsibility, far beyond the traditional, and still popular concept of a horticulturally based profession. I am concerned that those entering the profession will be of such a calibre that they will be able to meet the challenges ahead of them as well-motivated individuals capable of embracing such wide, general applications of their art and technical skills.

My second area of concern is in respect to communication. We must be familiar with the language of the economist, and the procedures of cost-benefit analysis, in order to sell environmental quality in economic terms to the developer, government agencies and other disciplines. We still suffer from the naive assumption that a well presented design solution will gain acceptance on so-called aesthetic and therefore subjective grounds, relying on emotional backlash from poor environmental quality. The mis-use of professional services in these cosmetic exercises entrenches the popular image of our profession as a sup-

eines Projektes verlangen würden, dass ihn die Einwände der Gegner kümmern. In beiden Fällen müsste eine Drittpartei zwischen Initiator und Gegner die Vermittlerrolle übernehmen. Meiner Meinung nach ist es an uns, diese Rolle zu spielen, umso mehr als wir uns selbst als die Hüter und Beschützer von Umweltqualität verstehen.

Von mir aus gesehen wird die Zukunft mehr denn je von der ganzheitlichen Betrachtungsweise abhängen, mit welcher der Landschaftsarchitekt die Entwicklung und insbesondere ihre sozio-ökonomischen Auswirkungen verfolgt. Das Zusammenspiel mit anderen Disziplinen wird abhängig sein von der Fähigkeit des Landschaftsarchitekten, ihre spezifischen Techniken zu verstehen und zu behalten, ohne sie jedoch anzuwenden, und auch davon, ob es ihm gelingen wird, sein besonderes Verständnis der Natur so in wirtschaftliche Fachausdrücke zu kleiden.

Die eben dargelegten Gedanken führen mich unweigerlich zur Frage, ob die bestehende Bildungsinfrastruktur geeignet ist, den zukünftigen, auf solchen Gebieten kompetenten Landschaftsarchitekten hervorzubringen. Ähnlich wie das Militär scheinen wir den einzelnen auf Dinge vorzubereiten, die bereits der Vergangenheit angehören. Er wird nach spezifischen Normen geformt, mit einem Herkunftszugang versehen, um in der Berufshierarchie den ihm gebührenden Platz einzunehmen, doch die Anwendung von Überlebens-techniken in einer feindlichen, sich schnell wandelnden Welt, wird ihm kaum beigebracht. Zurzeit besitzen wir ein zeitlich auf vier Jahre beschränktes Bildungssystem, welches darin besteht, die Schädler in einer eigentlichen Zeitspanne von drei Jahren mit einem unglaublichen Mass an technischem Wissen und philosophischen Betrachtungen zu stopfen, dient doch das erste Jahr in Wirklichkeit dazu, bereits früher Erlerntes zu vervollkommen. Nimmt man vergleichbare Zahlen aus dem Berufsleben als Anhaltspunkt, so würde dies bedeuten, dass mit viel Glück in jeder Abschlussklasse ungefähr 10% der Absolventen das notwendige Kaliber besitzen werden, um unseren Beruf den zukünftigen Anforderungen gemäss auszuüben.

Deshalb müssen wir uns mit der Frage befassen, wie ein System aussehen müsste, das den «ganzheitlich denkenden Menschen» hervorbringen würde. Der «Generalist», welcher sich vom «Spezialisten» unterscheidet, muss von einer unersättlichen Neugierde sein und sich nie mit dem Status quo zufrieden geben. Er muss über solide technische Kenntnisse verfügen, basierend auf einer Bildung naturwissenschaftlicher und humanistischer Richtung. Ergänzen muss dieses Wissen die praktische Erfahrung, erworben im Umgang mit gleichgültigen Auftraggebern, die im allgemeinen die wirtschaftlichen Überlegungen zum Nachteil menschlicher Zufriedenheit durchsetzen wollen. Wie fabriziert man einen solchen Idealmenschen? Vielleicht müssen wir unsere Bildungsprioritäten neu überdenken, indem wir uns zuerst auf die Vermittlung technischer Kenntnisse konzentrieren, gefolgt von praktischen Arbeitserfahrungen und einem anschliessenden Studium auf akademischem Niveau, mit einer periodischen Rückkehr zu den institutionellen Quellen. Am ehesten könnten wir vielleicht eine Parallele zum medizinischen Beruf ziehen, wo der Erwerb technischer Kenntnisse gefolgt wird von der Assistenz, der praktischen Tätigkeit und schliesslich der Forschung, welche das technische Wissen auf den neuesten Stand bringen soll. Wie dies zu erreichen wäre? – Da bin ich leider überfragt. P. W. T.

de la conception de l'ensemble que l'architecte-paysagiste devra adopter à l'égard du développement surtout lorsqu'il s'agira évaluer ses répercussions socio-économiques. Les rapports avec d'autres disciplines seront tributaires de la façon dont l'architecte-paysagiste pourra comprendre et retenir leurs techniques spécifiques, sans pour autant les pratiquer, et de son aptitude à communiquer une conception particulière de la nature en termes pouvant être compris à la fois des milieux économiques et du monde politique.

Les idées exposées ci-dessus me conduisent automatiquement à mettre en question l'infrastructure éducative existante et sa faculté de produire des architectes-paysagistes à la hauteur de leur future tâche. Pareils au militaires, nous semblons plutôt préparer des individus à des événements déjà révolus. Sortis d'un moule spécifique, dûment étiquetés et munis du certificat d'origine devant leur assurer une place déterminée au sein de la hiérarchie professionnelle, ils sont peu préparés à appliquer des techniques de survie dans un monde hostile en rapide évolution. Nous disposons actuellement d'un système éducatif limité dans le temps à quatre ans et consistant à bourrer les crânes avec une masse incroyable d'informations techniques et philosophiques en trois années effectives, puisque la première année est en réalité consacrée au perfectionnement de connaissances déjà acquises auparavant. A ce taux là, c'est avec beaucoup de chance que 10% environ des effectifs d'une classe terminale posséderont l'acabit pour pratiquer notre profession dans l'avenir.

Aussi devons-nous nous interroger sur les exigences futures du système destiné à produire notre individu à la conception d'ensemble. Le «généraliste» qui se distingue du «spécialiste» doit se caractériser par une curiosité insatiable et par l'éternelle rébellion contre le statu quo. Il devra posséder de solides connaissances techniques basées sur les sciences naturelles et humaines, le tout renforcé d'une expérience pratique acquise au contact d'une clientèle indifférente, généralement désireuse de faire prévaloir les avantages économiques au dépens de la satisfaction humaine. Comment faire pour produire cet individu miracle? Peut-être nous faudra-t-il revoir nos priorités sur le plan de la formation en nous concentrant sur l'enseignement de techniques, suivi de stages pratiques, puis d'études au niveau académique, avec des retours périodiques aux ressources institutionnelles. Le plus proche parallèle que nous puissions tirer serait peut-être celui avec la profession médicale où se suivent l'acquisition de connaissances techniques, l'internat, la pratique, puis la recherche pour remettre les techniques à jour. Comment faire pour réaliser cet objectif? – Je n'en sais rien, hélas. P. W. T.

portive, barely tolerated overhead in the total design process.

Two significant aspects of our work have recently emerged which seriously challenge our claim to environmental competence. The growth of public participation in the design process is now well established, although consistently resisted by some public agencies. The next logical step is to full public disclosure of all development, from the conceptual stage to cost analysis and the final bottom line. The second area is in the realm of environmental impact assessment, usually by multi-disciplinary groups. Here we find "in house" studies by agencies and developers which can only ever be regarded as subjective and therefore suspect. Present Canadian law requires opponents to show harmful effects in respect to their interests. There is no general legal requirement for the proponent to demonstrate concern. In both cases there must be a third force between proponent and opponent, and I feel this is our role and responsibility. We must accept it, particularly in view of our self-declared role as stewards or overseers of environmental quality.

In my view, the future, more than ever before, will depend upon the landscape architect's "holistic" approach to development, particularly in regards to its social and economic impact. Relationship to other disciplines will depend on demonstrated capability to understand, to retain, but not practice their individual techniques, and to communicate to them that special understanding of the natural world, in economic terms which are intelligible both to those in the market place and the political arena.

The foregoing sentiments lead me inevitably to question the existing educational infrastructure and its capability for producing the future landscape architect competent in these matters. Rather like the military, we seem to train individuals for what has already happened. They are ejected from a specific mould duly labelled with place of origin which may ensure them a place in the professional pecking order, with little competence in the techniques of survival in a hostile world of rapid change. We presently enjoy an educational system limited in time, where, in a four year program, an incredible mass of technique and philosophy is crammed into an effective period of three years. The first year being devoted to improvement of previously acquired skills. If comparable professional figures are a guide, some 10% of any graduating class will hopefully be of the individual calibre required to practice the profession of the future.

We must therefore look to the future requirements of a system designed to produce our holistic individual. The "generalist" as distinct from "specialist" must develop that all-consuming trait of curiosity and dissatisfaction with the status quo. There must be a sound technical knowledge based on the natural and human sciences, reinforced with practical experience gained from an indifferent clientele, usually intent on economic advantage at the expense of human satisfaction. How do we produce this individual? Perhaps we must re-think our educational priorities and concentrate on acquiring techniques, then experience by working in the market place, then study at the academic level, with periodic return to institutional resources. Our closest parallel is perhaps that of the medical profession, with its sequence of technique-internship-practice, and research to up-date technique. How do we achieve this?—I don't know. P. W. T.